

L'UNION

Le Faë ignorait combien de temps il avait arpenté ces landes. Contre toute attente, cette sensation lui plaisait. Son pays était ponctué de nuits et de jours, tout comme celui des Hommes. Chose ennuyeuse au demeurant.

Dans ce royaume, tout était surprenant.

Il leva les yeux au ciel et y vit une voûte céleste aux étoiles brillantes.

Là où tout Humain aurait pu contempler la beauté de la nature, il discerna un spectacle orchestré par les Chimères. Une superbe esquisse provenant directement de leur imagination.

Ces créatures polymorphes aimaient la métamorphose. Elles se plaisaient à cacher, dissimuler, bouleverser et transformer. Rien ne restait, tout se modifiait. La lune pouvait être un soleil ardent, et le voyageur verrait sa peau brûler sans même en comprendre la raison. La folie s'emparait de tous les êtres égarés qui devenaient des âmes souvent oubliées.

Il était allongé dans l'herbe. De là où il se trouvait, il percevait le branchage des arbres et plus bas la surface d'une lagune. Elle était opaque, aussi noire que le plumage d'un corbeau. Lorsque la Chimère était entrée dans l'eau, le seigneur faë avait été subjugué par sa perfection. Il était pourtant habitué aux traits fins des femelles faës, nommées Faërys. Elles avaient très souvent un corps élancé, une démarche gracieuse et un regard enjôleur. On

disait leurs voix comparables à des chants, surpassant celles des Ondines et des Sirènes. En Féerie, il n'était pas de créature plus belle.

Mais cette beauté-là était sauvage, enveloppée de mystère.

Sa peau bleutée se reflétait au loin. Elle possédait une chevelure de jais qui descendait jusqu'au creux des reins en ondulations. Il se plaisait à contempler ses courbes et les gouttes d'eau posées sur elle. Elle murmurait des paroles qu'il ne pouvait déchiffrer, et il crut qu'elle se moquait de lui, car, il en était certain, elle avait senti sa présence depuis bien longtemps. Il ne pouvait se défaire d'une telle vision. Il admira longuement ses épaules, son ventre et ses seins. À bien y réfléchir, jamais il n'avait vu pareille silhouette. Au-delà du corps, le visage était tout aussi envoûtant : elle possédait des yeux d'un gris clair, un nez à peine visible et des pommettes saillantes.

— Seigneur faë, pourquoi ne viens-tu pas auprès de moi ?

La familiarité des paroles le surprit. Il se redressa, les muscles à peine tirillés par le froid du sol. Il demeura longtemps dans l'obscurité, là où son identité restait secrète. Elle sentit cependant ses pas autour d'elle et le suivit avec amusement.

— Tu restes caché ?

Un silence se posa entre eux. Il ne se dévoila pas. Coiffant ses cheveux en une large natte, elle ajouta :

— Comme il te plaira. Mais j'aurais tant voulu percevoir le beau visage dont les Fées m'ont parlé. Ta réputation te précède bien au-delà de ton royaume. On dit que ton lit est toujours chaud, et tes conquêtes nombreuses.

Le seigneur faë sourit froidement. Jamais personne n'avait usé d'un ton si railleur envers lui. Il connaissait ses valeurs et sa vraie nature. Qui était-elle pour le juger ou plaisanter ainsi sur son existence ? De ses yeux vert or, il continua à la regarder. Le plaisir était trop savoureux pour s'en priver et la résistance dont elle faisait preuve

ajoutait une autre dimension à leur rencontre. Elle lui échappait à chaque instant et il aimait cela.

— Que viens-tu faire ici ? Il est pourtant interdit aux Faës de venir en Terres de Chimères.

— Tu dis avoir parlé aux Fées : il n'en existe pas en ton royaume. Toi aussi, tu as brisé le pacte d'antan.

Elle eut un rire clair et spontané. En cela, il n'avait pas tort. Ils étaient tous deux enfants des anciens et s'étaient amplement moqués de ces derniers en agissant à l'encontre des lois. Les Chimères et la Féerie avaient été depuis longtemps séparées et nul ne devait enfreindre cette règle.

— C'est donc que nous sommes liés par le même destin, ironisa-t-elle en sortant de l'eau.

Elle couvrit son corps d'un voile noir qui laissait encore deviner ses formes. Le seigneur faë ne put s'empêcher de l'admirer plus encore, fasciné par les reflets bleus de sa peau. Ils étaient plus vifs que ceux des Nymphes et plus nuancés que ceux des Ondines. Il songea que c'était peut-être là un mirage. Les Chimères étaient douées pour se présenter sous des traits enchanteurs.

— Ne sois pas effrayé par mon apparence, seigneur faë. Tu possèdes assez de puissance pour voir qui je suis réellement. Ce n'est pas un déguisement, mais ma véritable enveloppe. Faite de peau bleue et de noirceur, aussi sombre que ton cœur.

La belle se tourna vers lui. Il se figea lorsqu'elle posa ses yeux sur lui. Il était pourtant entièrement couvert par le voile de nuit, elle n'aurait pu le voir réellement. Il ressentit alors tout autre chose. Le défi de la séduire se changea en un sentiment plus doux. De la tendresse et une pointe d'amour qui lui percèrent le cœur de part en part.

— Il me déplaît de parler au vide, c'est d'un ennui insoutenable, soupira cette dernière. Montre-toi, que je puisse mettre un visage sur cette voix.

Il fit un pas, puis deux, sa silhouette aguerrie se détacha du noir. Elle ne put réprimer une moue surprise. Ses yeux

s'ouvrirent plus encore et un souffle s'échappa de ses lèvres. Les légendes disaient vrai : il était comparable à un dieu, allié à la clarté et à la puissance féerique. Elle le vit de suite comme l'amour qui la soutiendrait le reste de sa vie. Ils furent attachés l'un à l'autre par ce pouvoir que seules les créatures de leur rang peuvent comprendre. Elle lui sourit, puis son cœur se fit triste. Elle savait que des bonheurs seraient à vivre, mais aussi des malheurs.

— Je suis princesse des Chimères et je me nomme Dordre. J'ai protégé ta présence du regard de mon père, mais tu sais que tu encours un grand danger à rester auprès de moi. Donne ton nom.

— Kadvaël le Combattant, fils de Jikael le Généreux, prince et habitant de la cité d'Alwena et des Dames de Pierre.

Il la serra dans ses bras alors même qu'elle se nichait contre sa poitrine. Contre sa joue, elle ressentit les battements de son cœur et y posa une main tremblante. Il lui parla en féerique et sa magie l'entoura. Mais elle était effrayée : par son père, son royaume et ses sujets. Elle les savait violents, dépourvus d'émotions et d'états d'âme. Imaginer son nouvel amour devenir leur proie lui était insupportable.

Kadvaël caressa le tissu qui enveloppait la princesse. Le voile tomba au sol. Le seigneur faë l'embrassa sans attendre, ramenant son corps tout contre lui. Il la désirait plus que tout, malgré la peur et les doutes. Le goût et la fraîcheur de ses lèvres enivrèrent l'être féerique. Il laissa aller ses mains le long de son dos pour finir sur ses hanches, arrachant un faible gémissement à son nouvel amour.

LE VOILE

Terres d'Hommes. Région Est. Village de Fiacre.

La silhouette passa furtivement entre les arbres.

On vit à peine sa chevelure sauvage et cuivrée. Depuis sa plus tendre enfance, elle explorait la forêt environnante. Elle en avait parcouru les moindres recoins. Elle reconnaissait les empreintes et passages des animaux, se repérait dans la journée grâce à la course du soleil et pressentait le temps à venir avec les indices que lui procuraient les bois. À la manière des félins, elle se cacha derrière un tronc et attendit patiemment sa proie. Elle n'aimait pas particulièrement la chasse, mais rapporter un peu de viande sans avoir à l'acheter était un luxe.

Elle sortit la fronde de sa ceinture. Petite, mais solide. Elle l'avait confectionnée elle-même, aidée par l'enseignement de son frère. Elle y ajouta un caillou qu'elle avait minutieusement choisi et calma sa respiration. Un lièvre vint à elle. Il était plutôt appétissant. Sa fourrure réchauffée par les rayons du soleil, il se sentit rapidement en confiance. En silence, elle tira sur le fil et ferma un œil. Elle avait toujours été précise et ne ratait jamais sa cible. Elle espérait que les dieux seraient encore avec elle pour cette journée.

Malheureusement pour l'Humaine, il en fut tout autrement.

Attiré par un son qu'elle ne perçut pas, le lièvre leva ses deux oreilles vers le ciel. Reniflant les alentours, il

s'arrêta puis s'échappa brusquement, laissant la chassuse décontenancée.

— Nom d'un faune sans cornes !

Elle grommela et relâcha le lance-pierre. Quelque chose approchait. Elle songea à un loup ou à un prédateur quelconque, mais les bois demeuraient calmes. Elle n'avait perçu ni grognement ni déplacement depuis l'aube. Reprenant ses esprits, elle continua sa marche. Elle vérifia des pièges qu'elle avait installés quelques jours auparavant et fut contente de son butin. Deux écureuils et un lapin assez gros. Ce n'était pas si mal pour une jeune femme et cela ferait deux repas, de quoi faire taire les hommes de son village.

Tout en continuant son périple, elle longea la frontière si mince et délicate de la Féerie. Une fine étoile de magie allant du ciel, au-delà des étoiles, jusqu'aux tréfonds de la terre.

Le peuple des Hommes craignait cette magie plus que tout. On disait que le peuple des Faës et toutes les autres créatures étaient bien loin des considérations des Humains. Ils s'amusaient à tourmenter leurs âmes, usant de séduction et de chants anciens pour les attirer. Combien d'hommes furent trouvés leurs yeux encore avides de la beauté des créatures féeriques ? Combien de femmes se virent mourir d'amour pour une simple nuit à admirer le visage de l'un d'entre eux ?

L'Humaine n'en avait pas peur, bien au contraire. Plus que tout, elle désirait traverser le fameux Voile et découvrir les plaines des Terres Douces, premier pays à la frontière du sien.

Tout en observant la surface lumineuse du Voile, elle songea avec amusement à la tête que son frère ferait s'il apprenait qu'elle avait osé franchir cette limite. Elle la toucha du bout des doigts, sans trop s'aventurer à l'intérieur. C'était une question de temps. Le désir et l'attirance étaient bien trop forts pour qu'elle en reste là. Son frère la savait pourvue d'un sacré caractère malgré son visage

éternellement doux. Elle travaillait dur et pendant son peu de temps libre, elle disparaissait dans les bois et ne revenait que tard dans la nuit, ce qui avait le don de le mettre hors de lui :

—L'extérieur est dangereux, Edwenn ! Ne t'aventure jamais trop loin... Qui sait ce que tu pourrais rencontrer sur les sentiers !, répétait-il sans cesse.

—Et les brigands installés au bourg ne le sont peut-être pas ?, répondait-elle en haussant les épaules.

C'était ainsi. Son village ne l'intéressait pas et il en était de même pour la perspective de fonder une famille. Jamais elle ne s'était reconnue dans la parfaite femme au foyer, tricotant, élevant ses enfants ou accompagnant son mari dans son dur labeur. L'image de toutes ces paysannes subissant leur destin ne lui inspirait que de la pitié.

—Une véritable prison, songea-t-elle avec dépit.

Elle observa les alentours. La jeune femme avait des yeux mordorés et un nez légèrement aquilin. Sa beauté était reconnue en son village et elle avait refusé deux demandes en mariage. Un scandale pour son si petit village. Elle était la fille indomptée, inaccessible, le mystère de la gent féminine, le monstre à abattre ! Dans les yeux des anciens, elle devenait la pècheresse... Tous savaient qu'elle ne s'était pas privée de connaître les plaisirs charnels avant les plaisirs de l'amour pur. Son frère était évidemment exaspéré par son comportement et ne cessait de ruminer dans sa barbe.

À ses pieds, des fleurs bleues luminescentes, dites « les chantantes », se prélassaient. Souvent, elles la dérangaient dans sa chasse, car leurs bruits faisaient fuir les animaux. Elles poussaient des gémissements à chacun de ses pas, comme gênées par ses vibrations. Pour se faire pardonner, elle les caressa du bout des doigts et les pétales se mirent à chanter des mélodies si douces que les oiseaux se firent silencieux. On disait qu'elles étaient les seuls êtres de Féerie à passer la limite. Mais elles mouraient bien vite, pas assez nourries de magie. Elle avait tenté

d'en ramener une chez elle, mais ses couleurs s'étaient fanées sur le trajet et, dans un dernier souffle, la fleur était tombée sur le sentier. Par respect, elle avait enterré la petite chose en son jardin, et depuis un chêne avait poussé.

Non loin, elle s'assit au bord d'une rivière : on disait qu'elle était la continuité du miroir des Nymphes. Parfois, la nuit, des lueurs bleutées et blanches serpentaient entre les algues et caressaient les poissons, puis disparaissaient presque aussitôt.

Elle fit un petit rapport de tout ce qu'elle avait cueilli dans la matinée : des baies, des fraises sauvages, quelques orties et à peu près sept espèces de champignons différentes. Elle soupira. Il lui en fallait au moins dix. Sur la place du marché, les gens se montraient de plus en plus difficiles. Elle ne les comprenait pas. Après tout, ils n'étaient ni rois ni bourgeois, mais de simples villageois. De dépit, elle sortit de son sac un vieux livre sur la Féerie. Il était de taille moyenne, corné et dans un piteux état. Elle le manipulait avec autant de respect et de tendresse que possible. Seul son frère savait lire, mais elle ne cessait de regarder les gravures et les peintures représentant les êtres magiques. Perdue dans ses pensées, elle écouta les chantantes en s'offrant un moment de répit.

Un son à peine perceptible la sortit de ses songes. Le malaise se fit à nouveau sentir. Elle observa les alentours en recherchant une éventuelle bête. Plus de chants d'oiseaux, plus de bruissements dans les feuilles. Un étrange silence se fit, seulement troublé par sa respiration.

D'instinct, elle sortit un couteau de sa bourse, bondit sur ses pieds et s'apprêta à se défendre. Souvent seule, elle avait appris à se battre et avait déjà eu l'occasion de prouver son agilité contre brigands et voleurs. En témoignaient les quelques cicatrices sur sa peau. Du coin de l'œil, elle vit l'eau de la rivière se troubler.

Un martèlement de sabots se fit entendre.

Un troupeau ? Des chevaliers ? Des marchands ?